

Les jardiniers de *Gaeta* à Frontignan la Peyrade



Ville de Frontignan

Les jardiniers de *Gaeta* à Frontignan la Peyrade

Les publications de la Ville de Frontignan la Peyrade sont nées de sa volonté de partager son patrimoine et son histoire pour mieux construire son avenir. La collection **Frontignan Tradition** propose un regard en images sur les lieux, les traditions, la vie de la cité muscatière. Dans le même esprit, la collection **Frontignan Patrimoine** vient raconter l'histoire, ancienne ou plus récente, de la ville et la collection **Les cahiers du patrimoine** s'attache à montrer, sous forme de visite guidée, l'intérêt d'un monument, d'un lieu, d'un paysage. Certains ouvrages, comme celui-ci, sont publiés hors collection. L'ensemble complète expositions et conférences proposées notamment au musée.

Déjà paru dans la collection **Frontignan Tradition** :

- *Lieux de Frontignan, La Peyrade d'hier à aujourd'hui*,
Ville de Frontignan la Peyrade (2013)
- *Lieux de Frontignan, d'hier à aujourd'hui*,
Ville de Frontignan la Peyrade (2011)
- *Histoire des joutes à Frontignan, tournoi du 14 juillet 1881-2010*,
Alain Mauran (2010)
- *Dis papou... raconte-nous ton Frontignan*,
Guy Forestier (2010)
- *Costumes, chapeaux et coiffures de Frontignan du temps jadis*,
Guy Forestier (2007)

Déjà paru dans la collection **Frontignan Patrimoine** :

- *Petite encyclopédie de Frontignan la Peyrade*,
André Cablat, René Michel, Maurice Nougaret et Jean Valette
(1998, épuisé / rééd. 2015)
- *Le soufre 1888-1989, une histoire frontignanaise*,
Jean-Michel Le Gourrierc (2011)
- *Mémoire du salin de Frontignan*,
Ondine Vièque (2010)
- *Anatole-France 1925-2005, une école dans la ville*,
Jean-Michel Le Gourrierc (2009)

Déjà paru dans la collection **Les cahiers du patrimoine** :

- *Les Mouettes, 70 ans d'enfances heureuses*,
Ville de Frontignan la Peyrade (2016)
- *Les ponts de La Peyrade*,
Ville de Frontignan la Peyrade (2013)
- *L'Hôtel de Ville de Frontignan la Peyrade*,
Ville de Frontignan la Peyrade (2012)

Terre d'accueil historique, Frontignan la Peyrade plonge ses racines entre Gardiole, vignoble et mer Méditerranée, tout comme dans le parcours et la culture de tous ceux qui, venus d'ailleurs, par choix ou contraints, récemment ou depuis plusieurs siècles, partagent notre passé comme notre avenir et enrichissent notre ville et nos vies.

Ainsi en est-il de de ces maraîchers italiens, pour la plupart originaires de *Gaeta*, qui se sont installés dans le quartier des Crozes dès la fin du XIX^e siècle, pour cultiver les terres agricoles de Frontignan, alors en fort développement industriel et démographique. Ils sont ce lien qui nous unit depuis à *Gaeta*, et que chacune de nos villes a voulu renforcer en nous jumelant officiellement en 1997. Pour l'occasion, de part et d'autre des Alpes, nous leur avons alors rendu hommage : la Ville de *Gaeta* avait ainsi édité un ouvrage, *Les jardiniers de Gaeta à Frontignan la Peyrade*, tandis qu'une exposition, réalisée par l'Office départemental de la culture de l'Hérault et accueillie à *Gaeta*, soulignait encore l'importance de ces trajectoires familiales dans l'histoire des mouvements de populations de notre territoire.

Aujourd'hui, alors que nous nous apprêtons à célébrer les vingt ans de notre jumelage avec la ville de *Gaeta*, ainsi que dix ans de relations tout aussi privilégiées avec Vizela au Portugal et sept ans avec Pineda de Mar en Espagne, elles aussi liées à notre cité par l'histoire des migrations, nous accueillons cette exposition au musée municipal, pour la première fois à Frontignan la Peyrade, renouvelée d'objets, d'outils et de documents issus de collections particulières de familles frontignanaises, et grâce au don à la Ville de la famille de Maurice Gonthier-Maurin. Je les remercie tous vivement pour leur contribution.

Nous avons aussi voulu donner la parole aux descendants de ces « jardiniers de *Gaeta* » avec cet ouvrage, petit frère frontignanais, vingt ans après, de la première publication gaétane. Par leurs témoignages et anecdotes, ils nous rappellent, au fil des pages, que l'Histoire, celle des bouleversements économiques, politiques et sociaux du début du XX^e siècle, s'entremêle aux histoires de familles et à l'intime, pour tisser la trame de ces formidables, et souvent douloureuses, aventures humaines qui nous réunissent ici aujourd'hui.

L'ensemble contribue à l'écriture de notre histoire commune, et je remercie toutes celles et ceux qui ont accepté de partager lettres, photos et autres documents de famille avec les archives municipales et de témoigner, hier comme aujourd'hui, pour que les saveurs des « jardiniers de *Gaeta* » imprègnent à jamais nos mémoires.

Pierre Boulidoire
Maire de Frontignan la Peyrade
1^{er} vice-président du Conseil départemental de l'Hérault
Vice-président de la communauté d'agglomération du bassin de Thau

Introduction



En 1851, date à partir de laquelle les étrangers apparaissent dans les chiffres officiels, 6 étrangers sont recensés à Frontignan la Peyrade. Parmi ceux-ci 3 Italiens, soit 0,14% de la population de la ville. Vingt-cinq ans plus tard, ils sont désormais 88, parmi lesquels 54 Italiens, qui représentent 2% de la population. En 1886, 101 Italiens sont présents à Frontignan la Peyrade, soit 3% de la population de la ville¹. En 1929, ils sont 511 sur le territoire communal, soit 9% de la population². Ces chiffres et cette augmentation d'une population étrangère à Frontignan la Peyrade, qui désormais irriguera la ville, sont significatifs d'une double rencontre, celle de la société française avec des sociétés étrangères, principalement italienne, dans cette fin du XIX^e siècle.

En France, la crise qui affecte l'agriculture dès les années 1870, combinée à la désertion progressive des Français des métiers agricoles au profit du fonctionariat et des métiers d'employés, provoque une importante émigration rurale et un moindre intérêt pour la terre. Le recul de la natalité française ne fait qu'aggraver ce phénomène.

De son côté, l'Italie connaît une importante croissance démographique qui fait passer le pays de 28 millions d'habitants en 1871 à 37,2 millions en 1913. L'augmentation de la main-d'œuvre qui en résulte ne peut être absorbée par les structures agraires traditionnelles de l'Italie. Pour cette pléthore de main-d'œuvre non utilisée, le seul recours qui s'impose, pour échapper au chômage et à la misère, est l'émigration.

Face à elle, un pays, la France, qui se dépeuple, qui n'est plus en mesure de travailler ses champs, et dont les gouvernants, les experts et les employeurs ne cessent de demander une main-d'œuvre étrangère, dans l'industrie naissante bien sûr, mais aussi, phénomène moins connu, dans l'agriculture³. Entre 1876 et 1914, le flux des émigrés italiens vers la France est estimé entre 1,6 millions et 1,7 millions d'individus. Cette émigration est d'autant plus importante après le premier conflit mondial qui voit la France perdre une part importante de sa main-d'œuvre agricole et se tourner avec encore plus d'insistance vers l'étranger pour inciter Italiens, Espagnols, Portugais et Polonais à « repeupler la France »⁴. L'émigration des Italiens est d'abord historiquement saisonnière et frontalière, se concentrant lors des périodes de forts besoins de main-d'œuvre⁵ (vendanges en septembre, récolte du sel en août, carrières et cueillette des fruits) et dans des zones frontalières (Alpes maritimes, Rhône). Puis elle devient de plus en plus régulière, se fixe dans les territoires, incitée en cela par les pouvoirs publics et les employeurs, les émigrés s'aventurent de plus en plus loin. L'objectif des pouvoirs publics, des experts comme des représentants des filières agricoles est, face à la désertion des campagnes et aux besoins sans cesse plus prégnants, de « fixer au sol » l'étranger, afin qu'il « fasse souche » pour fortifier la France et relancer la production agricole.

¹ Archives municipales de Frontignan la Peyrade, 1F3-4.

² Archives départementales de l'Hérault, 34 6M 388.

³ Gérard Noiriel, *L'immigration étrangère dans le monde rural pendant l'entre-deux-guerres*, in *Etudes rurales*, n°135-136, 1994, pp. 13-35.

⁴ Benoît Larbiou, *Organiser l'immigration. Sociogenèse d'une politique publique (1910-1930)*, in *L'invention de l'immigration*, Choukri Hmed & Sylvain Laurens (dir.), Marseille, Agone, n°40, 2008.

⁵ Les travailleurs étrangers croisent alors une population rurale venue des hauts cantons pratiquant la double activité et une population de déclassés, victimes du chômage, cherchant à se faire employer dans les rares secteurs demandeurs d'une main-d'œuvre. Voir par exemple sur le cas d'Aigues-Mortes : Gérard Noiriel, *Le massacre des Italiens. Aigues-Mortes*, 17 août 1893, Paris, Fayard, 2010, 294 p.

Cet appel est à ce point entendu qu'entre 1914 et 1927, le nombre des « colons » étrangers est multiplié par 3 (de 91 704 à 91 700). Les superficies agricoles exploitées par ces derniers connaissent une augmentation de 76% entre 1921 et 1927, passant de 334 000 à 586 000 hectares⁶. Les étrangers, aux premiers rangs desquels les Italiens, au moins en ce qui concerne la frange littorale s'étendant de Nice à Sète, sont d'autant plus désirables qu'ils arrivent avec un véritable savoir-faire agricole (et un savoir-faire en matière de pêche), et qu'ils sont accompagnés de leur famille : l'arrivée des familles est considérée comme un gage de stabilité, de « fixation », de reproduction à long terme de la population de la France⁷ et comme une garantie de fournir à la France de futurs combattants.

Les Italiens vont jusqu'à l'entre-deux-guerres, pour toutes ces raisons, et parce qu'ils sont considérés comme « actifs », « robustes », « sobres » et « ingénieux »⁸, constituer le plus gros contingent de l'immigration utilisée dans l'agriculture : à eux seuls, ils représentent 31% de l'immigration agricole en France⁹. Cette immigration est essentiellement concentrée dans les trois départements des Alpes-Maritimes, du Var et des Bouches-du-Rhône : ces départements totalisent plus de la moitié des agriculteurs italiens en France. L'Hérault arrive en 10^e place des départements employant le plus de main-d'œuvre agricole italienne : en 1927, le département regroupe 1 424 immigrés agricoles¹⁰.

Frontignan la Peyrade dans ce contexte apparaît comme une destination de choix. En effet, alors même que la production agricole du bassin de Thau se concentre autour du vin et que les nationaux désertent les activités agricoles, les besoins en matières premières agricoles s'accroissent pour nourrir une population toujours plus nombreuse, attirée par l'industrie pétrochimique naissante et le développement portuaire. Par ailleurs, l'existence du port de Sète fait entrer le territoire dans un monde plus élargi. Les Italiens proviennent désormais de contrées plus lointaines, du golfe de *Gaeta*, Naples, Salerne et PolICASTRO. On estime qu'entre 1876 et 1905, environ 300 familles quittent ces territoires de l'Italie maritime pour le port de Sète, et, entre 1890 et 1911, une vingtaine de ces familles originaires de la côte de *Gaeta* s'installent dans le quartier des Crozes et dans ses environs.

Enfin, cette entrée dans un monde toujours plus en mouvement autorise désormais des mobilités plus planétaires, et nous croiserons quelques-unes de ces trajectoires familiales qui, partant d'Italie, se dirigent vers les États-Unis et l'Algérie pour retourner vers le bassin de Thau. Il en est ainsi de Damien François Di Marzo, né de parents de *Gaeta* immigrés à Frontignan la Peyrade en 1900.

« Nous avons trouvé une terre aride avec de maigres oliviers et amandiers ; mon père, qui avait déjà fait une première expérience de migration en Algérie, était retourné à Gaeta pour se marier et comme il n'était pas arrivé à trouver du travail dans son pays, il a accepté une proposition d'un de ses amis, résidant à Frontignan la Peyrade depuis 11 ans. Mon père a vingt ans quand il quitte l'Italie pour Frontignan la Peyrade, ma mère en a 18. Ils y louent 2 hectares de terre et commencent à travailler pour leur propre compte¹¹. »

Certains arrivent pour travailler au port, d'autres pour travailler dans l'industrie naissante à Sète comme à Frontignan la Peyrade, ou dans l'agriculture comme ouvriers agricoles. Certains d'entre eux, une fois accumulé un petit pécule, se détournent des activités industrielles pour recouvrer une activité agricole et une sociabilité paysanne qu'ils ont perdu dans l'émigration.

⁶ André Papault, *Le rôle de l'immigration étrangère dans l'économie française*, Paris, Marcel Giard, 1933, pp. 81-82.

⁷ Benoît Larbiou, 2008, *op. cit.*

⁸ Les analyses de l'époque sont unanimes, voir par exemple A. Papault, 1933, *op. cit.*, p. 110 ; G. Marcel-Rémond, *L'immigration italienne dans le Sud-Ouest de la France*, Paris, Dalloz, 1928, p. 52.

⁹ A. Papault, 1933, *op. cit.*, p. 43.

¹⁰ En revanche, l'Hérault est le premier département en matière d'immigration agricole espagnole. En 1927, elle représente 16 398 individus (*ibid.* p. 49).

¹¹ Sonia Giusti, *I « Giardinieri » di Gaeta a Frontignan la Peyrade, Comune di Gaeta*, 1998, traduction de Gianmarco Perrone.

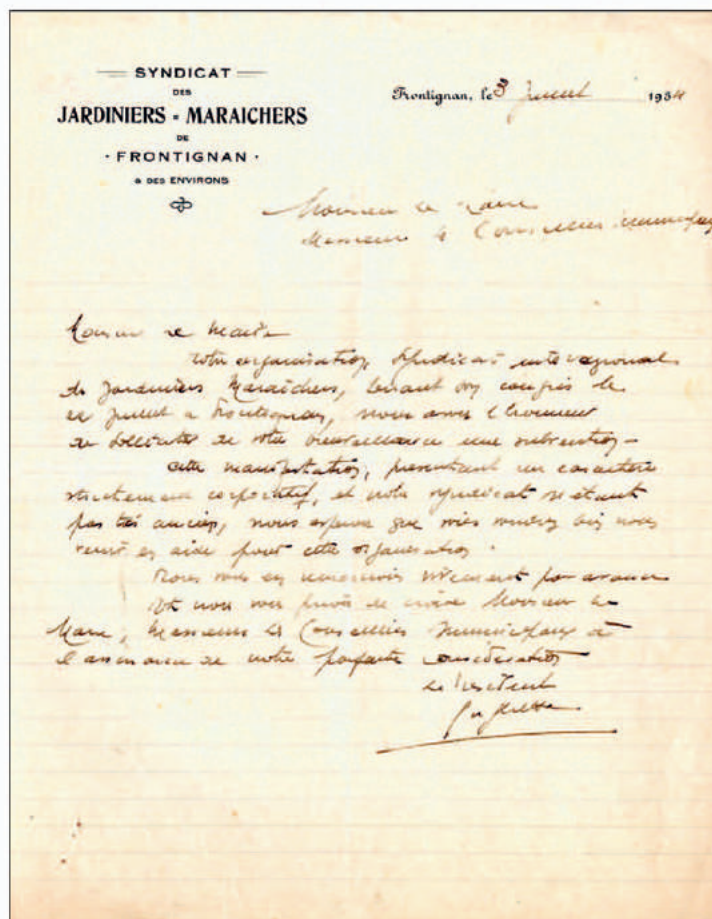
Dans les terrains en périphérie de Frontignan la Peyrade, les réserves d'eau sont importantes et les terrains disponibles. À la force de leurs bras, et à l'aide des dispositifs mécaniques de pompage qu'ils mettent en place, voilà les Gaétans qui valorisent ces terrains pour fournir à une population frontignanaise et sétoise toujours plus nombreuse les produits frais dont elle a besoin. Ici comme ailleurs, ils sont rapidement considérés comme de véritables « colons » qui, selon un expert agricole, « apportent à la direction de leur exploitation une intelligence et un sens des affaires remarquables », et qui « connaissent d'autant mieux les méthodes de culture que beaucoup d'entre eux ont été ouvriers agricoles avant d'être colon »¹².

*
* *
*

Les propriétés occupées aux Crozes sont souvent petites, d'1 à 2 hectares, elles ont dû être activement travaillées afin que soit rendue possible une culture maraîchère. La taille réduite des terrains implique par ailleurs que leurs propriétaires doivent opérer sans cesse une rotation des cultures maraîchères et ne pas se satisfaire d'une monoculture annuelle. Les fruits sont réservés à la consommation personnelle, les arbres fruitiers se situent en lisière des champs, ce qui annonce leur clôture postérieure, puisque avant les années 60, les propriétés ne connaissent pas de clôture. Le travail se fait à la main selon des méthodes traditionnelles. Ce mode de production impose aux propriétaires et aux fermiers un travail harassant, et comme nous le verrons, une mobilisation familiale importante ainsi qu'une interdépendance essentielle entre l'ensemble des propriétaires.

L'investissement dans la terre se fait progressivement. Qu'ils se voient généralement employés dans un premier temps comme docker, pêcheur, palefrenier, tonnelier, avant de se reconvertir comme jardiniers, ou soit qu'ils arrivent directement comme ouvrier agricole, il leur faut du temps pour pouvoir acquérir un terrain et devenir pleinement propriétaire ou fermier et se lancer, ensuite, comme commerçants, d'abord ambulants puis sédentaires.

¹² A. Papault, 1933, *op. cit.*, p. 111.

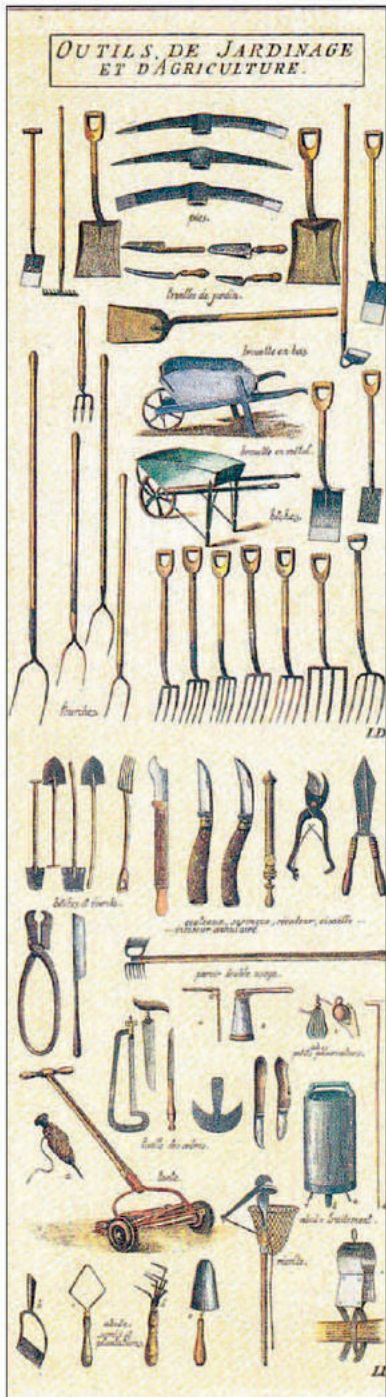


Cet investissement de moyen terme est aussi un investissement familial où tous sont mobilisés¹³. Profitant de la présence d'une famille nombreuse, soudée par une éthique commune forte et, comme se plaisent à le souligner les témoignages, des rituels nombreux qui fédèrent autour des grands parents, celle-ci constitue une puissance de production incontournable et la raison de leur succès. En contrepartie, les grands parents s'ingénient à ce que ces familles nombreuses ne manquent de rien : par l'autoproduction notamment de fruits non destinés au commerce et réservés à la sphère familiale, et les expédients divers issus de pratiques de trocs, de chasse (ou de braconnage) et de cueillette, la reproduction de la force de travail familiale est garantie et le partage ritualisé lors des repas et des fêtes de famille. Et lorsque, dans les années 60, ce modèle économique se révèle insuffisant, les enfants se tournent vers la double activité qui garantit tout à la fois un salaire pérenne et un apport supplémentaire.

De plus, sans que les protagonistes s'accordent véritablement sur un mot (est-ce véritablement de la solidarité, de l'entraide ?), tous s'accordent à constater que les jardiniers gaétans des Crozes serrent les rangs : ils répondent à l'appel des uns des autres, pratiquent l'entraide lors des récoltes, et surtout, fait significatif, vivent sans clôture¹⁴.

¹³ Cette mobilisation est unanimement attestée dans l'entre-deux-guerres : « La nombreuse famille dont il a la charge, souvent 8 à 10 enfants, oblige impérieusement l'Italien au travail. Il faut avoir vu les colons dans les domaines abandonnés et négligés du Sud-Ouest, pour comprendre la force de rénovation apportée par l'immigration agricole italienne. [...] Toute la famille collaborait au travail commun. Pendant que le père labourait, les enfants bêchaient. », in André Papault, 1933, op. cit., p. 110.

¹⁴ Il faudra attendre la fin des années 60 pour que se développent les cultures, signifiant par-là l'abandon d'un mode de production pour un autre.



Cette absence de clôture est significative à bien des égards : elle renvoie à un mode de production où l'entre soi est impensable, tant les apports de l'entraide sont nécessaires pour permettre la production et son commerce, où le contre-don s'opère mécaniquement¹⁵. Mais elle renvoie plus généralement aussi à une Culture où les frontières n'ont pas besoin d'être marquées. La famille demeure la cellule centrale de cette agri-culture, elle existe en soi, se soudant dans l'activité quotidienne, les rituels nombreux et le partage, elle est naturalisée comme le rappellent très souvent nos témoins lorsqu'ils font référence aux noms familiaux, rendant ainsi inutile tout marquage physique des frontières.

La transmission, la fierté du travail et l'humilité constituent les fondements de l'éthique de ces jardiniers des Crozes¹⁶. Jointe aux rituels (comme la fête des Crozes) et aux liens d'interdépendance noués entre les familles, cette éthique est un puissant facteur de cohésion sociale au sein et entre les familles, et explique la perpétuation de leur activité jusqu'au début des années 1970.

Aujourd'hui, bien que les traces physiques des implantations de ces Italiens venus de *Gaeta* et d'ailleurs aient disparu sous l'avancée de l'urbanisation, il n'en demeure pas moins que leur mémoire reste entière.

Ils contribuèrent à mettre en valeur des terrains difficiles, œuvrèrent pour que ces terrains soient irrigués et qu'ils puissent produire des tomates, des haricots, des fèves et de la salade qui feront la notoriété des Crozes et de Frontignan la Peyrade tout autour du bassin de Thau.

Les fragments de mémoire qui vont suivre donnent corps et âme à cette histoire, saisie dans l'intimité quotidienne de ces familles, dans leurs souvenirs et dans ce que cette histoire a fait d'eux. Une histoire en mouvement donc, sur plusieurs générations, qui est aussi une histoire de mouvements de populations, semblables à bien d'autres à Frontignan la Peyrade, espagnoles, portugaises, marocaines, algériennes ou belges, selon d'autres temporalités, appelées à travailler dans les champs, mais aussi dans les emplois industriels de la *Mobil* et de l'usine de soufre, ou encore dans les salins, les carrières et dans bien d'autres domaines. Ces populations ont été amenées à quitter leur pays natal, dans la douleur de la séparation et de l'exil, bien souvent condamnées au silence au point de disparaître derrière leur condition d'immigré¹⁷. Elles ont reconstruit ailleurs leur famille. Elles ont enrichi le pays qui les a accueillies par nécessité, lorsqu'il s'agissait de se reconstruire pour panser les séquelles des guerres, ou tout simplement pour satisfaire aux besoins de sa propre population. Elles y ont trouvé une place, dans l'absence, comme l'atteste leur présence sur les listes inscrites sur les monuments aux morts, mais aussi dans leur présence active dans la vie politique, sociale, syndicale, associative et économique de la ville.

¹⁵ Ainsi que le rappelle notre témoin Ernest Nardone : « *Tous venaient et savaient que c'était à charge de revanche* ».

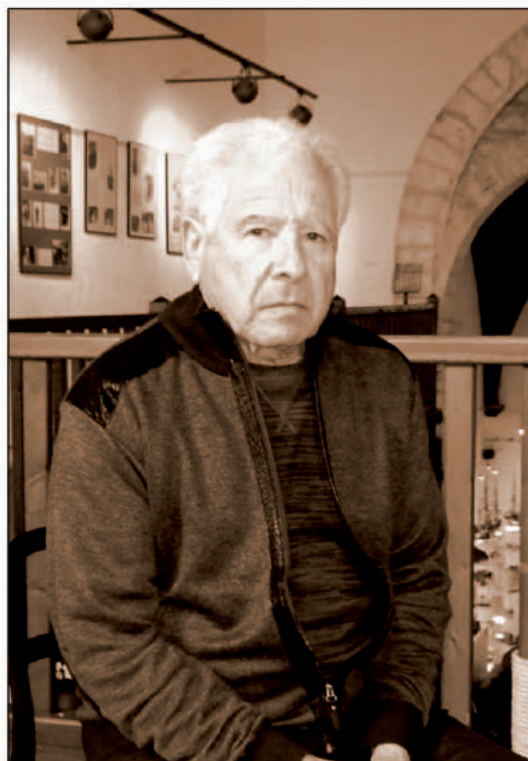
¹⁶ L'éthique familiale constitue la caractéristique principale de l'immigration italienne dans l'entre-deux-guerres pour les auteurs qui ont étudié ce phénomène dans des études générales ou dans des monographies locales : G. Marcel-Rémond note ainsi qu'ils ont trouvé chez les immigrants italiens des « *métayers travailleurs, courageux, sobres, dociles et polis, comme depuis longtemps ils [les propriétaires gascons] n'en trouvaient plus* », G. Marcel-Rémond, *op. cit.*, 1928, p. 52 ; dans le même sens Henry Peyret égraine les qualités de ces travailleurs : « *ils sont très dociles [...]. Ces Italiens ont en général gardé un profond respect de l'autorité* ». « *Travailleur* », il « *a une forte réputation d'économie et de sobriété* », in Henry Peyret, *L'immigration de la main-d'œuvre italienne en Gascogne*, Bordeaux, Imprimerie de l'université, 1928, respectivement pp. 130 et 132.

¹⁷ Abdelmalek Sayad, *L'immigration, ou les paradoxes de l'altérité*, De Boeck Université, 1992, 331 p.

François Apicella

né le 17 juillet 1942

Petit-fils de Francesco de Santis
et cousin d'André Riso



À la fin du XIX^e siècle, les grands-parents de François Apicella quittent l'Italie pour les États-Unis afin d'y travailler. Le grand-père est gendarme à Paterson dans le New Jersey (son petit-fils conserve encore sa malle d'effets personnels).

Sans que ses petits-enfants sachent pourquoi, la famille rentre en France en 1909, avec la mère de François alors âgée de 12 ans. Ils auront 8 enfants (2 garçons et 6 filles).

Au début des années 1910, ils s'installent à Sète.

Vincent, un des fils et père de François, devient pêcheur d'anchois et de sardines à Sète, avant de se tourner vers le maraîchage. Il achète alors une parcelle d'environ 2 hectares aux Crozes de Frontignan la Peyrade. Deux logements y sont bientôt construits, un pour les grands-parents et un pour les parents de François.

Jusque dans les années 50, tout le travail de jardinage se fait à la main, mais comme le confirme François « mon père sera le premier à posséder un motoculteur Simar (d'origine Suisse). Ah, le Simar, je m'en rappelle, il nous a bien simplifié la vie. D'ailleurs pour cette raison, mon père était baptisé l'Américain ! ».

Jusque dans les années 50-60, François confirme qu'il n'existe pas de clôtures entre les jardins, seuls des arbustes séparent naturellement les terrains, le grappillage n'a pas court puisque tout le monde a la même production. Et s'installe et se conserve « un grand

respect entre jardiniers et entre familles ».

Quant à François, s'il entre en 1968 à l'usine de soufre de Frontignan la Peyrade jusqu'à sa fermeture en 1988, il n'en continue pas moins la tradition familiale en allant, « après la journée à l'usine, (s)'occuper du jardin. » « J'ai toujours un "jardin" de 5 000 m², non plus à Frontignan la Peyrade mais à Vic-la-Gardiole. »

Les secrets de culture se sont transmis sur trois générations mais malheureusement cet héritage s'arrête avec François « mes enfants ne sont pas intéressés par le métier ». Le terrain du père est finalement morcelé pour la construction.

En revanche, la famille conserve ses traditions. Après la récolte, la *tomata* se prépare à la fin de l'été, 200 à 300 bouteilles de limonade en verre sont ainsi remplies de pulpe de tomate puis stérilisées, « cela donne toujours lieu à des moments de rigolades et de repas à grande tablée avec en moyenne 10 à 15 personnes par jour. »

De son enfance dans les jardins des Crozes, François se souvient : « Le dîner se déroulait aux alentours de 21h en pensant que la journée était bientôt finie mais c'était sans compter sur ma mère qui arrivait avec les haricots verts à trier par catégories. Alors nous y travaillions jusque vers 22h30. Le repos arrivait seulement après. Nous avons tous un grand respect pour nos parents. Pas uniquement pour la filiation mais également pour le travail accompli. »



Annie-France Monserrat

née le 10 mars 1948

Catherine Annunziata

née le 11 août 1963

Filles de Léon Caubel et Sidonie Pailhé

Les grands-parents d'Annie-France et Catherine, Édouard Caubel (1888-1974) et Sidonie Pailhé (1891-1969) eurent 4 garçons : Henri, Léon, Aimé et André, nés à Frontignan la Peyrade entre 1914 et 1924.

À son arrivée, le grand-père Édouard exerce plusieurs métiers, notamment ceux de palefrenier et de tonnelier. Il rencontre et épouse Sidonie. Celle-ci possède des terres du côté de la cité Fayolle et travaille déjà un jardin. La famille de Sidonie possède en effet de nombreux terrains répartis dans toute la commune : à Rabassou, à la plage et surtout aux Viviers et sur les terrains Fayolle, dont hérite justement Sidonie.

Ensemble, Édouard et Sidonie développent un commerce de fruits et légumes. D'abord, les grands-parents partent en charrette, vendre sur les marchés de Mèze, Balaruc, Frontignan la Peyrade et Sète. Puis, la grand-mère devient la seule vendeuse de légumes aux halles de Sète installée dans le secteur des bouchers, ce qui facilite les trocs, pratique que Sidonie étend ensuite au pain.

Annie-France et Catherine se souviennent que « parfois lors des vacances d'été, elle nous autorisait à venir avec elle. Le départ se faisait à 4h du matin et nous étions très fières de l'accompagner. » La grand-mère s'occupe

de faire une tournée de ramassage de légumes auprès de ses voisins du secteur : les familles De Marco, Molinier, Apicella, Nardone... L'achat d'une camionnette s'est ensuite avéré essentiel, facilitant la tâche de la famille. Ses petites-filles se souviennent encore qu'Édouard se plaisait à répéter qu'il l'avait achetée à Monseigneur de Cabrières archevêque de Montpellier : « mon grand-père aimait raconter cette histoire mais est-elle véridique ? »

Les petites-filles aiment à se remémorer un autre fait, inscrit dans la mémoire familiale : « le 10 novembre 1939, en rentrant du marché de Mèze, des officiels, le Préfet en tête, attendaient mes grands-parents à la maison familiale, avenue des Viviers, pour annoncer la mort de leurs fils André, parti à la guerre et qui aurait été le premier soldat tué du canton de Frontignan la Peyrade. »

À l'instar de beaucoup, le fils d'Édouard, Léon, travaille à la raffinerie de la Mobil, mais, à la fin de sa journée d'usine il s'occupe du jardin, parfois avec l'aide « sans obligation » de ses frères. Le père ajoute à cette double activité, d'autres pratiques. Il est également chasseur et pêcheur : « parfois [se souviennent Annie-France et Catherine] nous allions ensemble en garrigue ramasser les salades sauvages ou voir les têtards aux deux Pins. »

La maison familiale abrite 11 personnes, grands-

parents, parents et les 7 enfants (4 garçons et 3 filles) : « *c'était une maison d'accueil, il y avait toujours du monde mais personne ne se gênait car nous avions la chance d'avoir de l'espace. Je me rappelle que mes parents hébergeaient un réfugié espagnol baptisé l'Espagnol et il aidait mon père au jardin.* »

L'activité première de la famille est la culture de légumes, mais aussi « *dans le secteur des Rabassous des amandes, des olives, des pêches, des poires, des jujubes* ». Le grand froid de l'hiver 1956 et le gel qui s'en est suivi sonnent le glas des récoltes fruitières, et la vente des produits du jardin se termine pour la famille au tout début des années 70 après que la grand-mère, gardienne de la transmission du savoir-faire familial, se fût cassé le col du fémur.

Annie-France et Catherine évoquent aussi les liens qui unissaient les jardiniers des Crozes : « *nous n'avions que peu de lien entre jardiniers du quartier des Viviers ni de celui des Crozes, chacun avait suffisamment à faire. Ils avaient pour certains un autre métier. À la construction du quartier des Cèdres au tout début des années 60, les clôtures n'existant pas, des veillées spontanées se déroulaient au fond du jardin, du côté le plus proche des Cèdres. Alors on racontait des blagues, on discutait à la fraîche, les enfants s'amusaient entre eux, c'était bien agréable. On se rencontrait plus tard dans la saison à la fête des Crozes. J'étais déjà présidente de l'association du Temps jadis, avec laquelle on présentait des danses folkloriques.* »

De cette histoire familiale passée dans les jardins des Crozes, Annie-France et Catherine retiennent particulièrement deux anecdotes :

« *Enfant, j'avais le plaisir de jouer avec mon père quand il arrosait le jardin. Il branchait la pompe de la noria et je me précipitais pour ouvrir et fermer les vannes à chaque rigole afin d'arroser individuellement les tables. Puis avec mes frères et sœurs, on suivait l'eau qui arpentait les rigoles. C'était le jeu qui faisait beaucoup rire notre père !* »

« *Lors du bombardement de Frontignan la Peyrade en juin 1944, effrayés par le bruit, nous étions tous montés sur le toit pour voir ce qu'il se passait. C'est ainsi que nous avons vu les bombes tomber sur la ville. Nous avons également creusé une tranchée dans le jardin pour s'y abriter en cas de besoin.* »

Maïté Moreno

née le 3 mai 1932 à Frontignan la Peyrade

Fille de Laurent Buonomo

Christiane Nouguier

née le 22 mai 1951 à Frontignan la Peyrade,
aux Crozes

Fille de Maïté et petite-fille
de Laurent Buonomo



La Famille Buonomo, issue d'une grande famille de commerçants « sur 5 générations », arrivent de Gaeta à la fin du XIX^e siècle. Ils ont 7 enfants, 3 garçons et 4 filles.

Les grands-parents partent d'Italie pour des raisons économiques : déjà jardiniers, ils sont en recherche de terres, que l'augmentation de population dans leur pays menace de morcellement. Ils trouveront ces terres à Frontignan la Peyrade, aux Crozes. Comme le signalent justement Maïté et Christiane, « *les Italiens venaient à Sète pour la pêche et à Frontignan la Peyrade pour cultiver la terre.* »

Ils s'installent à Frontignan la Peyrade et louent un grand jardin sur la route de Montpellier pour cultiver des légumes qu'ils vendent sur le marché de Sète. Maïté se rappelle « *qu'à 12 ans, je partais en charrette avec mon père jusqu'à Sète pour aider à la vente des légumes.* »

Laurent, son père, doit attendre 1937 pour acheter un terrain aux Crozes.

Maïté et Christiane se souviennent des relations entre les jardiniers des Crozes : « *Très souvent, mon père centralisait l'achat de graines pour les autres jardiniers et je me chargeais d'aller les distribuer à vélo. Il y avait de l'entraide, nous nous connaissions tous, et chaque année nous avions le plaisir de nous retrouver à la fête annuelle des Crozes. Nous dansions sur la route à la Croix de la Maladie, nous jouions à la pétanque, nous*

défilions en costume dans les rues avec des charrettes. Tout le monde sortait et s'amusait, c'est bien dommage que cette fête soit tombée dans l'oubli. Je sais qu'avec la création des conseils de quartiers des animations sont organisées, mais nous sommes bien loin de la fête des jardiniers. »

Comme l'évoque Christiane, dans cette famille, les savoir-faire tant agricoles que commerçants, se sont transmis de la première à la deuxième génération : « *Mon mari et moi-même, nous nous sommes installés vers 1954. Nous vendions nos légumes à Frontignan la Peyrade les jours de marché, le stand se trouvait à côté de l'Hôtel de Ville (face au magasin actuel) et mon père a formé mon mari comme l'a fait auparavant mon grand-père avec tous ses enfants. Il y a une réelle transmission familiale. Nous sommes tous commerçants de fruits et légumes à des échelles différentes (primeur mais aussi grossiste).* »

Cette transmission est indissociable de l'existence d'une famille soudée : « *Nous étions et sommes encore aujourd'hui, une famille très unie. À chaque occasion, fêtes, Noël, Pâques, anniversaires... nous avons la tradition de cuisiner ensemble des raviolis, une recette familiale transmise et partagée autour d'une table.* »

Et Maïté de conclure : « *J'aime encore aujourd'hui me promener autour du quartier des Crozes, j'ai de nombreux et jolis souvenirs. Malgré des périodes difficiles, nous n'avons jamais manqué de rien.* »



Ernest Nardone

né le 26 décembre 1926

Petit-fils de Casimir Nardone



Casimir Nardone, le grand-père natif de *Cetara*, arrive en France en 1890 à Sète par bateau, où il s'installe avec sa femme et travaille comme docker au port. Ils auront 9 enfants dont Louis Raphaël (père d'Ernest) qui sera mobilisé pour la France lors de la Première Guerre mondiale. Le père, Casimir, est lui mobilisé en Italie.

À son retour de la guerre, il exerce un temps le métier de pêcheur, puis en 1931, il devient propriétaire de 5 000 m² de terrain à Frontignan la Peyrade dans le quartier des Crozes et se fait maraîcher.

La terre se travaille alors de manière traditionnelle, manuelle, « *comme tous les autres jardiniers de cette génération* ». La récolte est vendue au marché de gros à Sète et chez quelques épiciers de Frontignan la Peyrade qui achètent au détail.

Selon les saisons et la période de plantation, le délai peut être court et, la production nécessite alors le renfort des voisins. Ainsi, Ernest rappelle que « *nous pouvions appeler les Del Prato, Faletti, Gimenez, Brongo, Dell'Ova, Di Marzo, Gisbert... Tous venaient et savaient que c'était à charge de revanche mais maintenant tout a changé !* »

Ernest se souvient aussi de son père qui braconnait sur

les terres du Mas de Rimbault pour ramener quelques gibiers ou volatiles afin d'améliorer le quotidien « *même si nous avons toujours mangé à notre faim malgré notre famille nombreuse* ». De plus, lorsque le père « *allait à Sète pour vendre ses légumes, il en prenait toujours davantage pour les échanger contre du pain à la boulangerie* », assurant, par cette pratique privilégiée de troc, une autosubsistance diversifiée pour la famille. À la fin de la saison, les jardiniers regroupés en syndicat organisent la fête des Crozes qui se situe à l'époque au niveau de la Croix de la Maladie. Un bal avec buvette est organisé, des jeux pour les enfants, un concours de pétanque... « *C'était un bon moment de partage et d'amusement* » se souviennent Joséphine et Ernest. « *Nous dansions sur la route de Montpellier, c'était une autre époque. Dans les années 90 le CAT (Culture Avenir Tradition) a ressuscité cette fête après une longue période sans animations, mais c'est à nouveau retombé dans l'oubli. On sait qu'aujourd'hui il se passe des choses à l'école des Crozes mais ce n'est plus pareil.* »



André Riso

né le 24 mars 1953

Petit-fils de Francesco de Santis, fils de Sophie-Antoinette et Giovanni Riso
cousin de François Apicella

La trajectoire familiale d'André Riso est complexe. Elle s'inscrit à la fois dans une immigration transnationale et transatlantique, entre l'Italie et les États-Unis dans un premier temps, puis entre les États-Unis et la France.

Tout commence avec Francesco de Santis, l'arrière-grand-père d'André, qui part en bateau depuis Gènes, en 1898, à destination des Amériques. Deux de ses enfants naissent à Paterson, aux États-Unis : Ida naît en 1908 mais meurt en 1911 et Madeleine, elle, naît en 1911. Francesco de Santis fait un aller-retour à Sète où sa femme réside depuis peu. Un dernier enfant, Sophie-Antoinette, naît en 1914 à Sète dans le quartier Haut. C'est la grand-mère d'André Riso.

Reparti aux États-Unis, Francesco souhaite que sa famille le rejoigne, mais un incident empêche le rapprochement familial : Sophie-Antoinette se fait mordre par un chien au moment du départ. Mme de Santis et ses filles ne peuvent prendre le bateau car l'enfant devra être mis en quarantaine. Francesco abandonne son projet et rentre définitivement en France en 1916-1917. Il profite de son petit pécule pour acheter un terrain d'un hectare environ aux Crozes, le long du chemin des romains.

Il y construit une maison, transforme le reste de l'espace en jardin maraîcher et, y ajoute quelques pieds de vignes sur treille. Afin de vendre la production de ses terres, il achète un étal aux halles de Sète.

Sur leur propriété, les deux filles de Francesco rencontrent deux jeunes Italiens de *Cetara* qui viennent travailler pour leur père. L'un est Vincent Apicella, lequel épousera Madeleine, et l'autre est Giovanni Riso qui épousera Sophie-Antoinette.

Giovanni Riso, orphelin de père, est l'aîné de quatre enfants. Il est né en 1913 à *Cetara*. Il quitte très jeune sa famille, s'embarque sur un bateau de pêche et part pour l'Algérie. Il arrive finalement à Sète en 1926 pour y travailler comme pêcheur. Il a 13 ans et, les premiers temps, dort dans le bateau. Jeune et nouvel arrivant, il doit se contenter de travailler sur un bateau à voile dans lequel les conditions de travail sont beaucoup plus dures. Afin de compléter ses revenus, il travaille la terre et par le biais de connaissances, il vient offrir ses services de journalier à la famille de Santis.

En 1943, Giovanni Riso s'engage dans l'armée, ce qui lui permettra, ainsi qu'à sa famille, d'obtenir la nationalité française. Ce même Giovanni va être témoin et acteur

d'un épisode maritime au large de Sète : en 1930 il est à bord d'un bateau de pêche au lamparo, à 400 mètres du littoral, et il fait nuit. Le bateau se fend en deux et les marins ne peuvent que rentrer à la nage. Tous seront sauvés.

L'histoire d'un investissement familial aux Crozes commence. Le travail est harassant, comme le signale André Riso, « *il n'y avait pas de chevaux, on travaillait la terre avec une harpe (pioche à trois dents). On louait une fois par an un cheval pour labourer les champs. Afin de bénéficier d'eau en quantité, Francesco a construit deux puits, l'un de 11 mètres et l'autre de 14 mètres de profondeur, le tout à la main.* »

Il raconte aussi que l'objectif des maraîchers était d'avoir les premiers haricots et les premières tomates pour la période des communions afin de pouvoir les vendre plus cher. La production tourne alors autour de la tomate, le haricot, la fève et la salade. Tout est lavé dans un bassin surnommé « pile », brossé à la brosse à chiendent. Tous les maraîchers ont aussi une vigne sous forme de treille. La récolte de raisin est apportée à la coopérative, qui distribue en contrepartie un vin rouge surnommé « la buvette ».

Fin août, les familles de maraîchers préparent les bocaux de sauce pour la macaronade, à partir de la tomate Roma. La préparation est cuite au feu de bois, puis broyée à la moulinette, et enfin mise en bouteille de verre à l'aide d'un roseau en vue de la stérilisation.

Produire est une chose, mais distribuer cette production est tout aussi nécessaire, et André Riso se souvient : « *un certain monsieur Vaillard avait un bus et conduisait les jardiniers et leur marchandise vers Sète et la Placette, afin que ceux-ci puissent vendre leur production. Route de Montpellier, le tournant Vaillard indique l'emplacement qu'il utilisait pour faire faire demi-tour à son bus.* »

Remerciements

La Ville de Frontignan la Peyrade tient à remercier tous ceux sans qui ce livre n'aurait pu voir le jour et, tous ceux sans qui ce projet de faire vivre ces histoires familiales serait resté lettre morte :

Famille De Santis-Apicella

Famille Caubel-Monserrat-Anunziata

Famille De Santis-Riso


Famille Buonomo-Moreno

Famille Nardone

Famille Gonthier-Maurin

Famille Gisbert-Delmas

Famille Cassagne-Léon

Publication préparée par la Ville de Frontignan la Peyrade
Rédaction et maquette : Ville de Frontignan la Peyrade
Impression : Soulié Imprimeur à Frontignan la Peyrade 

Juin 2017

Edition : Ville de Frontignan la Peyrade

ISSN 2102 2585
Imprimé en France

Dépôt légal : 2^e trimestre 2017



Avec cet ouvrage, la Ville de Frontignan la Peyrade explore un pan important de sa mémoire et de son histoire. Celle écrite par ces personnes qui, venues d'ailleurs, ont participé à forger la réalité de la ville que l'on connaît aujourd'hui.

Parmi ces nombreux et riches mouvements de populations, installées à Frontignan la Peyrade pour travailler dans l'industrie et l'agriculture depuis la fin XIX^e siècle, nous nous sommes attachés à donner la parole aux descendants des Gaétans qui ont contribué à enrichir la ville de leurs productions maraîchères, de la fin du XIX^e siècle aux années 1970. Se dessine ici, dans leurs paroles, leur mémoire, leurs photographies, une histoire vivante et sensible, celle des jardiniers de *Gaeta*, qui n'a d'autre vocation que de témoigner de l'ouverture multiséculaire de la ville sur le monde méditerranéen et lusophone, et de démontrer, s'il en était encore besoin, que le monde est toujours en mouvement.

À l'occasion de l'anniversaire des 20 ans du jumelage avec *Gaeta* l'Italienne, les 10 ans de celui qui nous lie à Vizela la Portugaise et les 7 années déjà partagées avec Pineda de Mar l'Espagnole, nous avons souhaité ouvrir ce chapitre de notre roman communal, dont les pages ne cessent de se remplir et que nous avons grand plaisir à feuilleter, en présence et par l'évocation de tous ceux qui en sont et en furent les héros.

3 €

